

LE MALHEUR DE LA SOLITUDE

« Rien ne ressemble tant au malheur que la solitude. »

Alfred DE MUSSET

Le côté varié du métier lui fait ressembler à une scène de théâtre avec une succession perpétuelle de comédies et de tragédies humaines.

Un matin, vous devrez expliquer à des copropriétaires d'origine asiatique qu'un élevage de pigeons à des fins de consommation est interdit (« Mesdames, messieurs, nous vous demandons d'enlever vos volières du balcon ! Comprenez-vous ce que je vous demande ? Non ? D'accord, tâchons de simplifier les choses : les pigeons, ce n'est pas bon ! » Affirmation accueillie avec raillerie : « Si, si ! Pigeon très très bon ! ») et l'après-midi de la même journée, vous assisterez à une expertise judiciaire en présence des meilleurs avocats de la capitale, tous tirés à quatre épingles. Enfin, le soir venu, juste avant de quitter le bureau, vous recevrez un appel désespéré d'une personne âgée dévorée par la solitude.

Malgré toutes les nouvelles facettes du métier que je découvris dans la capitale, une m'est restée familière : la gestion de la souffrance humaine. Et pour cause : comme toutes les mégapoles, Paris incitait à l'anonymat et à l'individualisme, décuplant le sentiment d'abandon des personnes fragiles.

La première fois que j'ai rencontré Mme RIVAUD, elle ressemblait à un moineau. Petite, minuscule même, la tête rentrée dans les épaules et le dos courbé sous le poids de quatre-vingt-dix années d'existence. Elle se tenait immobile dans un coin de la courette intérieure. J'étais venue pour réceptionner les travaux et Mme RIVAUD faisait partie du conseil syndical malgré son âge plus qu'avancé. Après la réception, elle nous invita, l'architecte et moi, à monter dans son petit studio pour faire le point sur les travaux réalisés.

Il faut dire que cela ne m'arrangeait pas : quand on travaille dix heures par jour, chaque minute compte et à en juger l'expression de l'architecte, il n'était pas plus enchanté que moi. Nous échangeâmes donc un regard complice, sous-entendant qu'il fallait vite gérer cet imprévu : monter, ne surtout pas s'asseoir, parer à l'essentiel et mettre les voiles pour regagner nos bureaux respectifs. Mais nous connaissions mal Mme RIVAUD...

Le petit moineau savait se transformer en aigle royal quand il s'agissait d'obtenir ce qu'elle voulait ! Et tout ce qu'elle voulait, c'était nous : notre présence et notre attention. « Vous n'allez pas refuser un p'tit verre à une vieille ? Allez, allez ! »

D'autorité, nous nous retrouvâmes assis derrière une ancienne table en bois qui trônait en plein milieu de sa pièce unique. En dehors de cette table, d'un lit et d'une vieille armoire laquée, il n'y avait aucun mobilier pour remplir l'espace : « À quoi bon ? Là où j'irai, je n'importerai rien avec moi, vous savez ! » Elle n'avait pas besoin d'objets : ses souvenirs comblaient le vide.

En quittant son humble demeure une heure plus tard, je croisai le regard gêné de l'architecte. Tout comme moi, il se sentait coupable, coupable d'avoir gaspillé une heure de son temps... mais aussi d'avoir pris du plaisir à siroter un Porto en écoutant des histoires d'une autre époque !

L'immeuble était en rénovation et les rendez-vous de chantier se tenaient une fois par semaine. L'architecte et moi-même nous devions d'être présents. Aussi, comme il fallait s'y attendre, nous récidivâmes en nous retrouvant de nouveau devant un verre de Porto dans le petit appartement de Mme RIVAUD. C'était devenu notre rituel, notre *plaisir coupable*.

Toutes les semaines, après nos réunions de chantier, nous nous accordions une heure pendant laquelle nous respirions l'air poussiéreux et imbibé des souvenirs de la vieille dame. Dès qu'elle se mettait à nous parler de son passé, son regard pétillait et sa tête sortait de ses épaules : elle vivait enfin ! Elle *revivait* ! Le passé était son présent et son avenir, le seul espace-temps où sa vie pouvait se dérouler.

Elle nous parlait de son manteau de vison offert par un riche industriel qu'elle aimait follement. Et puis un jour, cet amour lui passa comme toutes les choses passent dans ce monde : des merveilleuses et des bien laides. Elle le quitta, en emportant sa fourrure comme seul souvenir matériel de cet amour. Vestige d'une autre époque, témoin d'une passion consumée, le vieux vison quittait son château laqué pour mieux nous éblouir...

– Je n'ai pris que ce manteau ! J'ai tout laissé ! Après cette rupture, je n'avais plus un sou pour vivre ! Heureusement pour moi, Mme BLANC m'a trouvé du travail : faire le ménage chez les gens. Vous m' imaginez arriver dans mon manteau de vison ?!

Elle nous jeta un regard malicieux :

– C'est que je n'avais rien d'autre à me mettre ! Et c'est lui qui m'a fait rencontrer Pierre ! Sacrée histoire... !

Pierre était son mari. Décédé il y a quinze ans, il était au centre de toutes les histoires qu'elle nous racontait. Toutes les histoires qui respiraient un bonheur simple et sans prétention, et qui irradiait toujours, des années après la disparition de Pierre. En revanche, il y avait un grand absent dont nous n'entendions presque jamais parler : un autre Pierre, son fils, décédé lui aussi.

Contre toute attente, Mme RIVAUD se révéla une aide précieuse. Elle gardait la clarté d'esprit et la vision critique des choses. Quand il s'agissait de prendre une décision au cours du chantier, les autres membres du conseil syndical, tous jeunes et pressés, lui laissaient souvent ce privilège. Et c'est de cette manière que suivant le choix de Mme RIVAUD, la cage d'escalier fut peinte en jaune moutarde. Ce choix audacieux nous valut bien des contestations de la part d'autres résidents qui trouvaient ce « jaune pisseux » absolument abominable. Mais une fois de plus, le moineau se transforma en aigle et sut défendre ses goûts atypiques lors de la réunion annuelle des copropriétaires. Ainsi, le jaune moutarde obtint le droit d'exister.

À la fin du chantier qui dura près de neuf mois, nous connaissions par cœur sa vie, ses joies et ses blessures. C'était un petit bout de femme remarquable comme il n'en existe plus : modeste et courageuse, travailleuse et déterminée.

Lors de notre dernière réunion « au sommet », nous lui offrîmes un joli guéridon dont le plateau reproduisait une table d'échecs. Autrefois, c'était son jeu favori. Mais par-dessus tout, je souhaitais lui offrir un autre cadeau qu'elle méritait tant : une famille pour faire des parties d'échecs et partager tous ses souvenirs enfouis. Car chose incroyable : de la famille, Mme RIVAUD, elle en avait !

Sur sa grande table en bois, parmi les photos de son mari et de son fil décédé, parmi les clichés dédicacés de Jean Marais, il y avait l'image d'une petite fille souriante. C'était la fille de Pierre l'Absent. Sa petite-fille qu'elle n'avait pas vue depuis le décès de son fils et qui devait bien avoir une vingtaine d'années aujourd'hui.

Il ne me fallut pas longtemps pour la retrouver dans l'annuaire : elle ne vivait qu'à un quart d'heure à pied de chez sa grand-mère. Je me doutais bien qu'il devait y avoir une raison, une querelle familiale, une vieille rancune ou un conflit majeur pour qu'une jeune femme laisse dans l'oubli tout un pan de son passé...

Je laissai un message sur son répondeur. Deux jours plus tard, la petite-fille de Mme RIVAUD me rappela :

– Merci pour cette information, mais c'est ma mère qui gère tout ce qui est lié à ma grand-mère. Il y a un problème avec l'aide-ménagère ? Non ? Elle ne paie plus ses charges ? Non ? Alors je ne comprends pas l'objet de votre appel... Passer la voir ? D'accord. Je passerai.

Il n'y avait donc pas eu de conflit majeur, mais seulement une femme qui n'avait pas jugé nécessaire de continuer à fréquenter la famille de son mari décédé, et la fille de cette femme qui, en quinze ans, n'avait pas trouvé le temps de s'accorder un quart d'heure de marche pour revoir sa grand-mère paternelle.

« L'espoir fait vivre ». J'avais placé beaucoup d'espoir dans cette conversation téléphonique.

L'année suivante, l'architecte me téléphona pour m'annoncer la mort de Mme RIVAUD. L'aide-ménagère avait trouvé la vieille femme assise devant sa tisane du soir. Immobile dans la mort comme elle l'était dans la vie. Je demandai si sa famille avait été prévenue...

– À quoi bon ? Pas une seule visite en quinze ans ! Pourquoi voulez-vous que cela les intéresse ?!

Quelques jours plus tard, je reçus l'avis de décès avec une demande de changement d'adresse. La succession était ouverte...

Puis un beau jour, la concierge de l'immeuble m'appela pour me dire qu'une dame était venue et avait mis dehors toutes les affaires de Mme RIVAUD. Je passai pour constater. Effectivement, la concierge n'avait pas menti. Tout était là : la vieille table en bois, le matelas, le guéridon... Fidèles témoins de nos « beuveries » diurnes, ils étaient prêts... Prêts à partir dans leur dernier voyage pour suivre leur maîtresse disparue et disparaître à leur tour !

Au fond d'un grand sac, je reconnus la fourrure de vison et pensai, attristée : *Dans quelques heures, les meubles seront jetés à la décharge. Dans quelques années, les voisins feront repeindre la cage d'escalier et se débarrasseront de cet abominable « jaune pisseux ».* *Que restera-t-il alors d'une vie entière longue d'un siècle ? Sic transit gloria mundi...*

Je fis retentir la sonnette de la loge :

– Il serait dommage que tout parte à la décharge ! Je sais que vous n'avez pas assez de place pour garder les meubles, mais prenez au moins son manteau ! Il est comme neuf ! Et Mme RIVAUD aurait été contente qu'il ne disparaisse pas !

La concierge ne mit guère longtemps à se laisser convaincre. Ses yeux s'illuminèrent à la découverte du vison et je me dis qu'aussi longtemps que Mme DOS SANTOS porterait ce vison, elle se souviendrait de la vieille femme du quatrième étage. En refermant la porte cochère, je jetai un coup d'œil dans mon sac...

Sur un bout de papier déchiré, Jean Marais arborait son plus beau sourire qui, des années en arrière, avait séduit Jean Cocteau.